

GILBERT
SINOUÉ

LE LIVRE

DE

SAPHIR

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Le Livre de saphir

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

Avicenne ou la route d'Ispahan, roman, 1989.

L'Égyptienne, roman, 1991.

La Pourpre et l'Olivier, roman, 1992.

La Fille du Nil, roman, 1993.

Le Livre de saphir, roman, 1996. Prix des libraires.

Aux Éditions Gallimard

L'Enfant de Bruges, roman, 1999.

À mon fils à l'aube du troisième millénaire, essai, 2000.

Des jours et des nuits, roman, 2001.

Aux Éditions Pygmalion

Le Dernier Pharaon, biographie, 1997.

Aux Éditions Calmann-Lévy

Le Livre des sagesse d'Orient, 2000, anthologie.

L'Ambassadrice, biographie, 2002.

Aux Éditions Albin Michel

Les Silences de Dieu, roman, 2003,

Grand Prix de littérature policière.

Aux Éditions Flammarion

Akhenaton, le dieu maudit, 2004, biographie.

Gilbert Sinoué

Le Livre de saphir

ROMAN

DENOËL

© 1996, by Éditions Denoël
© 2004, pour la présente édition
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

1.

J'entends des plaintes qui montent de la terre.

El llanto de España

Tolède, 28 avril 1487

Le soleil venait de se hisser au-dessus de la cathédrale. Il inonda la plaza Zocodover de filets de lumière rouge sang.

Fray Hernando de Talavera, confesseur de Sa Majesté Isabel, reine de Castille, fit glisser ses doigts le long de sa barbe grisonnante taillée en pointe et se pencha discrètement vers la jeune femme assise à ses côtés.

— Je suppose que ce n'est pas votre premier autodafé, doña Vivero ?

— Détrompez-vous. Je fus plus d'une fois invitée à assister à ce type de cérémonie. Jamais je n'y ai consenti. Et, si Sa Majesté n'avait pas tant insisté pour que je la représente aujourd'hui, je crois bien que...

Le fracas des cloches de la cathédrale et des églises environnantes couvrit la fin de sa phrase.

La procession entraît sur la place.

La première chose qui frappait le regard était la croix. Une grande croix voilée de crêpe noir, trône et carrosse

des armées de Dieu, portée à dos d'homme par les dominicains du Couvent royal. Les habitués savaient sa couleur : un vert foncé qui ne serait dévoilé qu'au moment de l'absolution solennelle. Dans son ombre suivaient des soldats casqués portant hallebarde, des moines encapuchonnés et des prêtres chantant les louanges de Dieu.

Dans un alignement rigoureux, les autorités civiles et ecclésiastiques avançaient en deux cortèges parallèles et par ordre décroissant d'importance : le corregidor derrière les échevins, le doyen derrière les chanoines qui précédaient à leur tour les membres du tribunal dont le procureur général portait la bannière, un rectangle de taffetas de couleur cramoisie, garni de dentelles et de houppes d'argent, frappé aux armes de l'Inquisition : l'Étendard de la Foi.

Engoncés dans leurs surtouts en drap de laine jaune safrané, cierges à la main, bonnets pointus sur le crâne, les pénitents — une centaine environ — ouvraient la marche.

Alentour, la foule se pressait, jouant des coudes pour se faufiler dans l'enceinte réservée où était rassemblé tout ce que Tolède comptait de nobles et de notables.

À mi-chemin entre la tribune et l'estrade on avait érigé un podium cerclé de barreaux. C'est là que l'on installerait les condamnés, encagés, bien en vue, afin que rien n'échappât au public de leurs éventuelles réactions : honte, douleur ou repentir.

Des pages posèrent sur l'un des pupitres le coffret contenant les sentences et, sur l'autre, deux grands plateaux d'orfèvrerie où reposaient l'étole et le surplis.

Une voix s'éleva, celle d'un chapelain tenant d'une main un missel et de l'autre la croix.

— Nous, le corregidor, maires, alguazils, chevaliers, échevins et notables, habitants de cette noble ville de Tolède, vrais et fidèles chrétiens obéissant à la Sainte Mère Église, nous jurons sur les quatre Évangiles qui sont devant nous de garder et de faire garder la Sainte

Foi de Jésus-Christ. De même, nous poursuivrons, prendrons et ferons prendre, jusqu'à la limite de nos forces, ceux qui sont soupçonnés d'hérésie ou d'apostasie. Dieu, les Saints Évangiles, nous protègent en retour si nous agissons ainsi, et que Notre Seigneur Dieu, dont c'est ici la Cause, sauve nos corps en ce monde et notre âme dans l'autre. Si nous faisons le contraire, qu'il nous en demande durement compte et nous le fasse chèrement payer, comme aux mauvais chrétiens qui, sciemment, parjurent son Saint Nom en vain !

Dans un roulement de tonnerre, la foule s'écria comme un seul homme : « Amen ! »

Tout le temps qu'avait duré l'allocution du chapelain, Hernando de Talavera était resté impassible, presque indifférent, comme si son esprit était ailleurs, à mille lieues de la cérémonie. Une attitude absente qui se remarquait d'autant plus qu'elle était en opposition avec la physionomie captivée de sa voisine : elle ne quittait pas la scène des yeux.

Un nouveau personnage se dirigea d'un pas lent et solennel vers l'inquisiteur de service. Arrivé devant lui, il mit un genou à terre et attendit. Dans un geste ample, fray Francisco de Parraga traça un signe de croix au-dessus de la tête du prélat.

Manuela s'informa à voix basse :

— Quel est cet homme agenouillé ?

— Le Révérendissime Père et Maître frère Tomás Ribera, de l'ordre des prêcheurs, qualificateur de la Suprême.

Le prêtre s'était relevé. Il gagna l'un des pupitres, prit une courte inspiration et déclama :

— Quels pécheurs plus ennemis de Dieu, plus dignes de châtement que ceux qui observent la loi de Moïse : ces marranes perfides ? Chez eux, l'espérance est aveuglement, la patience est opiniâtreté. Gens dont la vie est tellement infâme, haïs de tous les hommes et de Dieu, il est donc juste que le saint tribunal vous châtie

et défende aujourd'hui la cause de Dieu! *Exurge Domine, judica causam tuam!* Lève-toi, ô Dieu, plaide ta cause!

Le Révérendissime reprit son souffle, pointa un index accusateur en direction des pénitents et répéta avec force :

— *Exurge Domine!*

Manuela réprima un frisson. Pourtant le soleil d'avril était haut dans un ciel immaculé, et il faisait anormalement chaud à Tolède depuis une semaine.

Elle s'étonna de s'entendre demander avec une certaine naïveté :

— Vont-ils les brûler, ici? Sur-le-champ?

— Non. En aucun cas la Sainte Église ne peut condamner à mort; elle peut encore moins la donner. Une fois la lecture des sentences achevée, les condamnés seront confiés au bras séculier et emmenés hors les murs où sont dressés les bûchers. Vous pourrez vous en rendre compte par vous-même, tout à l'heure.

— Je suppose que la foule assiste aussi à la crémation?

— Oui.

— Nombreuse?

Un sourire amer déforma les lèvres de Talavera.

— Doña Manuela... Vous qui avez la réputation d'une femme qui a beaucoup lu, n'avez-vous donc pas appris que la vue de la souffrance provoque chez l'homme un indicible plaisir? J'ai même vu certains assister au ramassage des ossements calcinés et accompagner les bourreaux jusqu'au cloaque urbain comme pour s'assurer que l'on renvoyait bien les hérétiques dans un lieu qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Un moine dominicain venait d'entamer la lecture des *meritos*, condensé des fautes imputées et des sentences. Bientôt un autre prêtre lui succéda. Puis un troisième. Chacun s'appliquant à s'exprimer sur un même ton, un même rythme. Tour à tour pathétique et grave, ils

s'efforçaient de tenir l'auditoire en haleine avec un art consommé de la diatribe.

Combien de temps cette lecture se prolongea-t-elle ? Six heures ? Huit heures ? Quand elle s'acheva, le soleil avait disparu derrière la cathédrale. Des odeurs âcres s'étaient mêlées aux lourds parfums de cire et d'encens, aux relents de graillon et de torréfaction des marchands ambulants.

Manuela avait l'impression qu'un immense vide avait pris possession de son esprit et annihilé en elle toutes ses facultés de perception. L'émotion des premiers instants avait disparu. La tension s'était évanouie. Elle se sentait brisée, sans force ; ce qui n'était pas le cas de la foule. Tout au long de la cérémonie on l'avait perçue agitée de sentiments contraires : haine et pitié, peur et fascination. Et maintenant cette multitude qui avait patienté depuis l'aurore dans les rues, massée autour de la place, vibrerait littéralement.

Machinalement, la jeune femme porta son attention sur le podium où étaient regroupés les pénitents prêts à partir pour le bûcher. Des femmes, des hommes, des éclopés et, parmi eux, mannequins lugubres, des effigies grandeur nature qui figuraient les condamnés par contumace.

Pourquoi un homme éveilla-t-il plus particulièrement son intérêt ? Elle n'aurait su le dire. Peut-être fut-elle impressionnée par le calme qui émanait du personnage — un vieillard. Ou alors essayait-elle de lire sur ses lèvres les mots qu'il était en train d'articuler. L'œil était serein, l'homme se tenait aussi droit que le lui permettait son grand âge. Qui était-il ? De quoi était-il accusé ? Avait-il une famille ? Un juif sans doute. Un relaps ? D'où lui venait cette étonnante quiétude ? Soudain, le regard du pénitent croisa le sien. Ce qu'elle y découvrit lui arracha un tremblement intérieur, irraisonné. Elle faillit se lever, mais quelque chose la retint qu'elle fut incapable de définir. Curiosité morbide ? Pitié ? Elle

demeura clouée à son siège jusqu'au moment où Talavera annonça :

— Doña Manuela. Il est l'heure. Suivez-moi.

Dans un état second, elle emboîta le pas au prêtre et le suivit tandis qu'il se frayait un chemin jusqu'au carrosse qui les attendait derrière la tribune. Une demi-heure plus tard, sans trop savoir comment, elle se retrouva hors les murs, dans la tribune réservée aux nobles, à quelques toises du *quemadero*.

Ici nul représentant du tribunal inquisitorial, mais uniquement les qualificateurs chargés d'assister les condamnés et — responsabilité majeure — de décider d'accorder ou non le soulagement de la strangulation.

Les bûchers, dressés depuis la veille, se découpaient sous la toile rougeoyante du ciel.

Il fallut attendre un long moment avant que les condamnés — une vingtaine — ne surgissent à leur tour. Si la foule des curieux était aussi compacte que tout à l'heure, on la sentait nettement plus vindicative. Il y eut un premier jet de pierre, un second. Des injures fusèrent. Il est probable que sans la protection des soldats, la fureur populaire aurait transformé la condamnation en lapidation.

Manuela chercha des yeux le vieillard aperçu plus tôt sur le podium. Il était bien là. Tête haute. Son calme ne l'avait pas quitté. Elle crut même déceler un sourire lointain sur ses lèvres.

Elle ferma les paupières, comme si elle voulait tendre un voile entre elle et l'horreur. Quand elle rouvrit les yeux, deux condamnés étaient déjà la proie des flammes. Le premier agonisait sans un cri. Le second hurlait, suppliait et se débattait, tant et si bien que ses liens, déjà consumés, se détachèrent. Il se jeta du haut du *quemadero*, torche vivante. Les bourreaux se précipitèrent sur lui. On réussit à lui entraver les pieds, on le replongea dans le feu. Il y demeura l'espace d'un credo et se préci-

pita à nouveau hors du bûcher. Cette fois, un des soldats l'assomma du canon de son arme avant de le rejeter définitivement dans le brasier.

Une odeur âcre avait submergé l'air du couchant. Une odeur de suint, de sueur, fondue dans la pestilence des chairs brûlées.

Une effigie venait de remplacer les humains. Un cercueil était fixé entre les bras du pantin sur lequel on pouvait lire un nom inscrit en grands caractères : Ana Carrillo. Vraisemblablement elle avait dû décéder la veille en prison.

À peine l'effigie et le cercueil embrasés, l'on poussa en avant une femme d'une soixantaine d'années, garrotée à un madrier. À la différence de ceux qui l'avaient précédée, on ne la jeta pas immédiatement dans les flammes. Dans sa très haute miséricorde et parce qu'elle avait reconnu ses fautes, le qualificateur lui avait accordé de mourir étranglée. L'un des bourreaux se pencha sur elle. Ses doigts se refermèrent sur son cou. Les yeux exorbités, elle voulut dire quelque chose, mais les mots restèrent enfouis dans sa gorge. Tout son corps fut secoué de spasmes. Elle se vida de son urine sous les rires de la foule. On la souleva du sol avec dégoût et on la hissa jusqu'au brasier. Son crâne heurta avec violence une caisse d'ossements en bois raboté, que les bourreaux avaient déposée, presque simultanément, dans les flammes.

Manuela entendit des voix derrière elle qui chuchotaient :

— Ce sont, paraît-il, les ossements d'une marrane de dix-sept ans déterrés hier par le geôlier de la prison secrète.

— Hier? Pourquoi si tôt? gloussa quelqu'un. Aurait-on craint que Moïse ne la ressuscite?

— Non, ma chère, c'était dans le cas où il eût fallu faire sécher les os et les ventiler pour en ôter la puanteur...

— La puanteur ? De toute façon, même vivants, ces gens-là puent.

Manuela sentit la nausée lui remonter à la gorge. La phrase de Talavera lui revint à l'esprit : « N'avez-vous donc pas appris que la vue de la souffrance provoque chez l'homme un indicible plaisir ? » Elle se mordit les lèvres pour ne pas hurler.

À présent, la scène frisait le comique. Un condamné, impotent, avait été installé sur une chaise, et tandis qu'on le portait vers le bûcher, il en profitait pour injurier la foule, les bourreaux, l'assemblée des notables, lançant ses anathèmes à la volée.

Il y eut un léger répit, ponctué par le crépitement des flammes et les invectives des spectateurs. Puis l'un des qualificateurs annonça le nom de la nouvelle victime :

— Aben Baruel ! Aben Baruel, né à Burgos, marchand de toiles et domicilié à Tolède.

Manuela sursauta. Le tour du vieillard était venu.

Le front levé, il n'attendit pas que les bourreaux l'entraînent vers le bûcher et s'y dirigea de lui-même, le pas sûr.

Une pierre lancée par une main anonyme le frappa à la tempe. Il n'eut pas la moindre réaction.

Au moment où il allait se hisser vers les flammes, il se retourna. Son regard retrouva, comme s'il ne l'avait jamais quitté, celui de Manuela. Ses yeux s'enfoncèrent en elle avec une extraordinaire acuité. Il serait resté là, immobile, à la fixer si une bourrade décochée par l'un des bourreaux ne l'avait forcé à repartir en avant.

La jeune femme se dressa d'un seul coup, prise d'étouffements.

— Pardonnez-moi, fray Talavera. Je me retire.

Le prêtre n'eut pas le temps de s'enquérir de la raison de ce départ impromptu. Elle dévalait déjà les marches de l'estrade.

De la fenêtre de la salle à manger royale, entrouverte sur le crépuscule, résonnaient, lancinants, les cantiques et les psaumes dédiés à la gloire de Dieu.

Le sommelier prit la coupe de vin sur un dressoir, la découvrit et la présenta au médecin qui assistait au repas. Celui-ci huma longuement le breuvage. Il y trempa les lèvres avec solennité, attendit un instant et fit un signe d'assentiment. Le sommelier se dirigea alors vers la reine, mit un genou à terre et lui présenta le nectar. Isabel reine de Castille, épouse de Fernando d'Aragon, repoussa l'offre d'un mouvement sec de la tête.

— Servez doña Vivero, ordonna-t-elle en désignant la jeune femme assise à sa droite.

Elle fit observer d'un air un peu las :

— L'un des inconvénients de la Reconquête... La cour se déplace. Elle est toujours en mouvement, et les habitudes de la reine — en l'occurrence son désintéret pour le vin — sont sans cesse à redéfinir. En réalité, ce genre de manquement ne m'agacerait pas tant s'il n'était le reflet d'un problème plus profond. L'administration ! Les fonctionnaires, l'État. Tout est si lent...

Manuela Vivero esquissa un sourire.

— Vous savez ce que l'on a coutume de dire : Quel dommage que la mort ne recrute pas ses *ministres* parmi ceux de Leurs Majestés, nous vivrions mille ans au moins !

Isabel manifesta une surprise amusée.

— J'ignorais ce mot. Je reconnais qu'il est parfait.

Elle se pencha en avant, le visage brusquement fermé.

— Pourquoi ?

— Je vous demande pardon, Majesté ?

— Pourquoi t'es-tu dérobée tout à l'heure, alors que la cérémonie n'était pas achevée ? Fray Talavera m'a confié son désarroi devant ton attitude. Pourquoi ?

Manuela Vivero croisa les mains, partagée entre une réplique sans détour et une explication plus atténuée.

— J'étais épuisée par sept heures d'autodafé. Et surtout, j'ai toujours eu du mal à supporter la souffrance physique ; celle des autres en particulier. La vision de ces hommes en proie aux flammes... la cruauté...

— Non !

La voix de la reine avait retenti, froide, impérieuse.

— Non ! Vois plus loin que tes états d'âme. Tu es espagnole et enfant de l'Église. Le jugement de foi est la manière la plus efficace de stimuler le sentiment national et les convictions religieuses. À la différence de ceux qui nous critiquent, il ne faut y voir ni acte de vengeance ni répression, mais une occasion de réconcilier les âmes égarées. Il s'agit du destin de l'Espagne. Notre pays ne peut survivre qu'uni dans une même foi. Une seule, la vraie, celle en Notre Seigneur Jésus-Christ. J'ai tendu la main aux hérésiarques, ils ne m'ont pas écoutée. J'ai patienté longtemps — deux ans — avant de mettre en place le premier tribunal de l'Inquisition, alors même que j'en avais obtenu l'autorisation du Saint-Père. Alors, lorsqu'on évoque la cruauté...

Elle émit une exclamation agacée et reprit :

— Je te le dis en toute sincérité : ta dérobade m'a peiné, d'autant que c'est un peu la reine que tu représentais ce matin.

Elle se tut. C'est l'instant que choisit l'écuyer tranchant pour s'approcher de la table et ôter respectueusement les miettes qui auraient pu tomber sur la robe de la souveraine.

La reine attendit patiemment qu'il achevât sa besogne puis, opérant une volte-face aussi rapide qu'inattendue, elle gratifia la main de Manuela d'une petite tape affectueuse.

— Oublions tout cela. Je suis heureuse que tu sois venue. Tu n'as manqué.

— Vous aussi, Majesté, vous m'avez manqué. Tous les jours, depuis trois semaines, on annonce votre arrivée à Tolède. Un moment j'ai cru que jamais vous ne viendriez.

— Je serais venue, ne fût-ce que pour te retrouver.
Elle s'empressa de demander :

— Dis-moi, Manuela. Quand nous sommes-nous vues pour la dernière fois ? Seize ans ? Dix-sept ?

— Dix-huit, très précisément. C'était l'époque où les lettres que vous m'écriviez commençaient par : « Isabel par la grâce de Dieu, princesse des Asturies et héritière légitime des royaumes de Castille et de León. » Et vous signiez : « Moi, la princesse », ajoutant plus bas : « Ton amie. » Vous vous souvenez ?

— Je me souviens surtout des circonstances de nos ultimes retrouvailles.

— Je m'en souviens aussi. C'était dans la demeure de mes parents à Valladolid. Vous veniez d'avoir dix-huit ans, et j'entrais dans ma seizième année.

Une lueur sombre traversa les prunelles de la reine.

— Des temps difficiles...

— En effet. Vous tentiez alors de vous libérer du joug de votre demi-frère Enrique et de ses partisans, bien décidée à échapper aux prétendants que l'on cherchait à vous imposer à tout prix.

— Alors que moi j'avais porté mon dévolu sur un homme, un seul : le prince Fernando d'Aragon.

Manuela porta la coupe à ses lèvres et but une gorgée de vin.

— Majesté. Puis-je vous faire une confidence ? Une question m'a toujours brûlé les lèvres que je n'ai jamais osé vous poser. Pourquoi ce choix ? Sa Majesté Fernando était votre cousin, vous n'étiez pas amoureuse de lui et vous ne l'aviez jamais vu.

Le visage de la reine afficha un air morose.

— Je fus le témoin de trop de drames durant mon enfance. À travers mon demi-frère, j'ai assisté au spectacle d'un pouvoir royal bafoué, d'un souverain incapable de se faire respecter, d'un État livré aux factions et réduit à l'impuissance. Je m'étais juré que le jour où je deviendrais reine, jamais on n'aurait barre sur moi. C'est

pourquoi, envers et contre tout, j'ai choisi d'épouser le prince d'Aragon. Je l'ai choisi car je savais — à dix-sept ans déjà — que par ce mariage je ferais de la Castille une grande puissance, celle qu'elle est aujourd'hui. Je savais que cette union donnerait naissance à l'unité politique de toute la Péninsule, que nous formerions un couple invincible, capable un jour de libérer définitivement l'Espagne de la présence arabe, achevant ainsi l'œuvre de reconquête entreprise par nos pères.

Elle marqua une pause, puis :

— En quoi, là aussi je n'ai point eu tort. À ce jour, notre terre est presque libérée. Il ne reste plus qu'un seul royaume arabe en sursis : Grenade. Et son tour viendra...

À son insu, la voix de la souveraine s'était mise à vibrer, portée par une émotion vraie dont on devinait qu'elle prenait sa source dans les entrailles mêmes du personnage. Son ton se fit plus doux tandis qu'elle reprenait :

— Lorsque je repense à cette époque, je me dis que j'ai dû bénéficier d'une protection divine. Mais il y eut aussi celle d'un homme que je n'oublie pas : Juan Vivero. Ton père. Je l'aimais profondément. À la différence de beaucoup, il faisait partie de ces êtres qui, à la noblesse du sang, allient celle du cœur.

Manuela baissa les yeux, émue.

— Vous avez raison. Aujourd'hui encore, alors que plus de trois ans se sont écoulés, j'ai l'impression d'entendre son pas, de le voir, convaincue que la porte de ma chambre va s'ouvrir et qu'il va apparaître sur le seuil.

Se ressaisissant, elle adopta un sourire enjoué.

— Revenons à des événements plus heureux ! Nous évoquions votre rencontre avec Sa Majesté...

— Non sans raison, puisque c'est dans la demeure de tes parents qu'elle s'est déroulée. J'avais quitté Ocaña sous la protection des soldats de l'archevêque Carrillo et

trouvé refuge auprès de vous. Cinq mois plus tard, Fernando vint me retrouver. Te rappelles-tu cette nuit ?

— Comment aurais-je pu l'oublier ? Vous m'avez tirée de mon lit tant vous aviez hâte de me montrer votre futur époux. Tant peut-être, aussi, vous aviez...

Elle hésita. Ce fut Isabel qui prononça le mot :

— Peur ? Oui. Mais une peur qui n'avait rien de ces peurs qui donnent envie de fuir. Non. Je dirais que ce que je ressentais c'était plutôt une tension, de celle que l'on éprouve à la veille de briser ses chaînes après des années de captivité, ou comme à bord d'un navire à l'instant de larguer les amarres. Je partais vers une nouvelle vie. J'entrais en religion.

Elle ajouta, l'air lointain :

— Nous nous sommes quittées adolescentes, nous nous retrouvons femmes.

— Et toujours si proches. Il est des amitiés, comme celle que me jurait pourtant cette chère Béatrice de Bobadilla, qui n'ont pas résisté à la durée. Toi, tu fus toujours là. Même absente.

Le silence reprit possession de la salle à manger. Les écuyers attendaient, en retrait à l'ombre des tapisseries. Le majordome de semaine, raide comme un pic, fixait un point invisible droit devant lui, et l'aumônier de service, mains croisées sur le ventre, donnait l'impression de somnoler.

Au-dehors, le *Te Deum laudamus* avait succédé au *Veni creator spiritus*. Et le chant enflait dans la nuit avec la vigueur d'un orage. Tout à coup, dans le clair-obscur, éclairées par la lumière pâle des candélabres que des serviteurs venaient d'allumer, les deux femmes offrirent un contraste saisissant.

La reine de Castille était de taille moyenne, très blanche et très blonde ; en chair, le teint clair, les yeux entre vert et bleu, le nez un peu épaté, les cheveux relevés en chignon. Calme, impassible, ses traits reflétaient ce qui dominait en elle : l'opiniâtreté.

Manuela Vivero était à l'opposé. Grande, brune, sa chevelure bleutée, d'une densité de miel, était lissée et ramassée en arrière en une natte entourée de rubans de soie entrelacés. Sur son teint doré se détachait à la hauteur de la pommette droite un grain de beauté d'un noir de jais. D'une pureté émouvante, son visage de femme-enfant contrastait avec l'œil où brillait une ardeur exultante et sauvage. Elle se tenait très droite, presque cambrée, ne perdant pas un pouce de sa taille, ce qui lui donnait une majesté naturelle.

Le physique les différençait, mais leur enfance les rapprochait. Grâce à l'affection que se portaient leurs familles, les deux femmes avaient presque grandi ensemble. Toutes deux étaient nées dans la même bourgade de Vieille-Castille, à Madrigal de las Altas Torres, où avaient déjà été célébrées les noces des parents d'Isabel. Toutes deux étaient nées le même jour, un 22 avril, mais à deux ans d'écart. À l'aube de sa onzième année, Isabel avait été appelée à la cour de Castille. Mais aussitôt après le décès de son frère, l'enfant Alfonso, elle était revenue s'installer à Madrigal, retrouvant Manuela et les souvenirs du passé. Plus tard, la vie devait les séparer une nouvelle fois.

— C'est vrai, fit Isabel, le temps passe si vite. Il me semble qu'hier j'épousais Fernando. Et toi. Tu n'es toujours pas mariée ?

Un rire cristallin secoua Manuela.

— Il n'est pas d'homme qui soit à ma taille.

— Allons, sois sérieuse. Pourquoi ? À trente-trois ans, ne crois-tu pas qu'il serait temps de fonder une famille ? Je me suis laissé dire que les prétendants ne manquaient pas. À peine m'arrive-t-il de prononcer ton nom que les regards de ces hidalgos brillent d'admiration. Alors pourquoi ?

La jeune femme mit quelques instants avant de répondre.

— Sans doute parce que je me méfie de l'imaginaire.

GILBERT SINOÛÉ

LE LIVRE DE SAPHIR

Tolède, 1487

*Ce que je vais te livrer
est le plus troublant, le
plus prodigieux de tous
les secrets.*

*Libère ton esprit de
toute entrave.*

*Bois chacune de mes
phrases.*

*Que ni le parfum
mourant des jasmins, ni
le babillage des femmes
voilées, qu'aucune de
ces choses terrestres ne
puisse te distraire de ta
lecture.*

*C'est l'histoire d'un
livre.*

Dans une Espagne
déchirée par la guerre
de reconquête et
l'Inquisition, trois
hommes vont partir à la
recherche de ce
mystérieux ouvrage.

Trois hommes que tout
sépare : un juif, un
moine franciscain et un
Arabe. Ils n'auront pas
d'autre choix que d'unir
leur prodigieux savoir
pour accéder à la plus
grande révélation de
tous les temps.

Doña Manuela Vivero,
proche d'Isabelle la
Catholique, va croiser
leur route. Elle est
détentrice, affirme-t-elle,
de la clé, l'ultime, celle
qui conduit au Livre...

Nouvelle édition revue par l'auteur

Illustration :
© Eric Scala, 2004

DENOËL

B 25582.2 03.04
ISBN 2.207.25582.4
22 €

